Paul Gadenne (1907-1956), atteint de tuberculose pulmonaire au début de 1933, puis de tuberculose rénale en 1936, a écrit sept romans, dont le dernier, *Les Hauts Quartiers*, qui ne fut publié que dix-sept ans après sa mort, en 1973. *La Plage de Scheveningen* (1952) a obtenu le prix de la Fondation Del Duca. Il est l'auteur d'une vingtaine de nouvelles, dont *Baleine*, d'une pièce de théâtre, *Michel Kohlhaas*, adaptée de la nouvelle de Kleist, et il rédigea des Carnets de 1927 jusqu'à sa mort. Il donna aussi des chroniques aux *Cahiers du Sud* et à *Combat* notamment.

Paul Gadenne

SILOÉ

ROMAN

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-3568-5
(ISBN 2-02-001225-1, 1re publication)

© Éditions du Seuil, 1974

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Simone Jouglas

Et abii, et lavi, et video

SAINT JEAN

Prologue

La vraie vie est absente

RIMBAUD

I

Simon Delambre n'attendait jamais. Il avait su échapper jusqu'alors à cette paralysie intermittente qui prend les hommes à la fleur de l'âge et les immobilise tristement au coin d'une rue, à l'entrée d'un bureau, au bord d'un quai. Aucune des circonstances qui ralentissent la marche des hommes à partir de la vingtième année et font de leur vie une morne succession d'heures perdues ne s'était encore appesantie sur son existence. Il ignorait les antichambres des ministères, les cabinets de consultation, les vestibules d'hôtels, les guichets de banques. L'autobus qui le conduisait tous les jours du quartier de Grenelle à la Sorbonne ne le trouvait jamais parmi les groupes inquiets clopinant au pied des réverbères. Il préférait marcher hardiment et, dès qu'il entendait la grosse bête mécanique accourir, en claquant de la langue, du fond de la rue, il se tenait en arrêt, puis la saisissait parderrière et lui grimpait sur le dos sans qu'elle s'arrêtât. Trois pas de course, une légère détente du jarret, et c'était fait.

Dans l'autobus, à ces heures-là, il rencontrait des figures connues. Il tentait volontiers quelques ouvertures dans la direction de l'ouvrier en cotte bleue, du petit comptable aux épaules maigres, de l'employé de banque aux yeux tristes ; cependant qu'évitant le regard de la dactylo suprêmement blonde, il contemplait avec

méfiance le monsieur corpulent, sérieux et décoré dont la dignité l'impressionnait.

Mais ce jour-là – était-ce l'influence d'une sourde fatigue ? était-ce la tristesse du recommencement dont s'accompagne la semaine à son début ? tous les visages lui parurent flétris. Ils portaient ces marques d'usure, ces plis que les hommes contractent par l'habitude, à force de se frotter à leurs métiers, et qu'ils ont encore plus au lendemain d'une journée de repos. L'idée qu'il voyait les mêmes gens tous les jours à la même heure s'empara de Simon avec une violence inattendue, comme un fait qu'on relève pour la première fois. Oui, la fatigue sans doute !… Il découvrait, avec une netteté accablante, qu'il savait d'avance à quel arrêt chacun d'eux allait descendre. Il les suivait en imagination dans leurs petits bureaux où ils s'asseyaient tous les jours devant la même tâche, tous les jours à refaire, comme une toile de Pénélope que la nuit défait. C'était navrant. Le monde lui parut engagé dans un vaste mouvement de va-et-vient, où les gestes des hommes ne semblaient pas contenir plus de pensée que ceux de la navette qui suit fébrilement son chemin, selon une volonté qu'elle ignore. Comme l'employé se présentait, Simon lui tendit son ticket, machinalement. L'homme fit tourner la manivelle de la petite boîte qu'il portait sur le ventre et qui rendit un bruit de crécelle, énervant et acide. « Les journées de cet homme ! pensa Simon. Journées dévorées par des gestes auxquels il ne pense pas – auxquels il ne pense heureusement pas !… » Mais quoi, c'était aujourd'hui le fait de la plupart des métiers de laisser leur homme indifférent aux gestes qu'ils exigent d'eux.

Mais Simon, oubliant délibérément la plate-forme, se mit à regarder la rue couler, avec ses hautes façades, le long du pesant véhicule. La rue !… C'était une chose vivante, un objet de perpétuel étonnement. Le travail des hommes faisait ici des taches claires et variées, et

composait des perspectives alléchantes. Simon aimait surtout cette sensation de détachement et de force que lui donnait le mouvement qui emportait la voiture parmi l'imbroglio toujours renaissant de la circulation. Le dos appuyé, les pieds joints, solidement arc-boutés aux petites barres du plancher, il regardait la rue naître pour ainsi dire de chaque tour de roue, sortir des flancs et des entrailles du véhicule, comme si celui-ci n'était qu'une machine chargée de libérer, à grand bruit, ces deux lignes de façades parallèles, ce pavé et ce ciel. Le mouvement recomposait d'après d'autres lois l'aspect du monde ; il créait, pour les voyageurs debout sur cette plate-forme, un monde à part, très différent de celui où ils poseraient leurs pieds tout à l'heure, un monde envers lequel ils n'avaient pas d'obligation sérieuse, et où ils circulaient en purs spectateurs. Ah ! comme tout devenait merveilleux alors ! Comme tout devenait passionnant à regarder avec ce recul que la vitesse donnait sur les choses, cette supériorité du détachement, de l'homme qui n'a pas d'affaires !… Avec quel plaisir le jeune homme regardait défiler les étalages de viandes et de fruits, les librairies, les jardins, les petites crémeries blanches et bleues, et puis encore les voiturettes chargées de fruits amoncelés en pyramides ! On était entré dans la rue Lecourbe ; elle offrait un spectacle multicolore, amusant comme une collection d'images, et combien savoureux dans son désordre et sa liberté. Il n'y avait là rien à comprendre, rien d'embarrassant pour l'esprit, aucune difficulté, aucun problème. Simon riait tout à coup en pensant à ces philosophes qui se demandent gravement si le monde extérieur existe. Eh parbleu, messieurs, allez donc le demander à la ménagère en train de palper la salade d'une main si étrangère à vos prétentieuses inquiétudes ! La rue vous répondra, la rue qui du matin au soir ne cesse de proclamer, avec une joyeuse trucu-

lence, les seuls besoins essentiels de la vie humaine, qui sont de manger et de se vêtir !… Car il y avait aussi ces magasins qu'annonçait une enseigne gigantesque : un parapluie de fer-blanc, ou un grand chapeau rouge. Il y avait ces claires vitrines où s'étageaient en bon ordre toutes sortes de chemises alternant avec des pyjamas ou des robes de chambre, et où l'on avait juste le temps de saisir au passage l'éclat rutilant d'un lot de cravates, jetant une note vivement coloriée parmi l'ensemble des plastrons blancs. On puisait là une image de la vie si honnête, si flatteuse et si distinguée, qu'on sentait immédiatement la noblesse de l'espèce humaine.

Vers le milieu de la rue, avant d'arriver au boulevard, Simon savait qu'il allait pouvoir vérifier l'heure à deux reprises. Car il y avait d'abord l'horloge encastrée dans la façade de la banque, puis, à peu de distance, un second cadran que deux tringles de fer brandissaient au-dessus du trottoir et qui annonçait la boutique d'un horloger. Simon guette de loin l'horloge de la banque. Neuf heures moins dix. Il plissa le front. Il serait encore une fois en retard ; décidément, cela n'allait plus très bien depuis quelque temps. Mais son inquiétude se dissipa aussitôt à la vue des grosses boîtes d'étain du laitier, de l'épicier qui empilait sur des caisses les disques éclatants de ses fromages, qu'il tenait serrés contre lui comme des soleils, et enfin d'un superbe lot de volailles parmi lesquelles régnait, sur un tapis de feuilles de fougères, une rangée de poulets soigneusement déplumés, la tête rentrée sous le ventre, et présentant leurs croupes fastueuses. Mais le trottoir opposé tirait l'œil encore bien davantage, car en dehors d'une opulente colonie de maquereaux à la peau chatoyante et irisée, on pouvait admirer, à l'entrée d'une boucherie, suspendus par les pieds au-dessus d'une table de marbre, deux bœufs énormes, le ventre ouvert, qui, par l'étalement de leurs

chairs saignantes traversées de tendons blafards, sous les feuilles de laurier qui dévoraient leurs flancs, semblaient figurer l'apothéose d'un guerrier vainqueur et ennoblissaient cette partie de la rue d'une sorte de beauté déchirante.

Neuf heures moins cinq. C'était le verdict de la seconde horloge. Simon éprouva un petit pincement désagréable au cœur. C'était la deuxième fois en trois jours qu'il était en retard. Il était fatigué, oui ; il avait eu bien de la peine à se lever aujourd'hui. Pourquoi ?… Mais il n'avait pas coutume de chercher des excuses dans son corps : il s'infligea un blâme. « Mon père serait content », pensa-t-il.

Par malheur la chaussée était grouillante de monde, encombrée de cyclistes, de triporteurs, de ménagères chargées de paniers, de gamins poussant des cerceaux. Tous les vingt mètres, les rues adjacentes lâchaient des camions déambulant dans un gros bruit de ferraille, tandis que les tramways emplissaient l'air de leur carillonnement aigu et provincial.

Enfin la voiture déboucha sur un boulevard sévère, planté d'arbres, où l'on voyait le métro plonger sous terre et où s'élevaient les murs d'un lycée. De l'autobus, on apercevait, derrière les grillages de leurs fenêtres, les grandes classes mornes où des générations d'écoliers avaient déposé de ces tristesses immenses et sans espoir comme on n'en connaît qu'à cet âge ; dans l'angle de chacune, la chaire du professeur s'érigeait comme un îlot sombre, comme une barrière séparant deux mondes, dont chacun recèle aux yeux de l'autre une égale part d'inconnu et d'hostilité… Ô maîtres ! pensait Simon, dans cette salle d'une correction si parfaite j'entends votre voix qui se perd – tandis que dans un coin, là-bas, un élève que vous oubliez cherche à rejoindre, à travers la vitre embuée, la seule chose qui se puisse faire entendre de lui : le premier arbre en fleurs de la saison,

qui éclate tous les ans, à la même place, contre la charpente noire du métro, et qui traverse le printemps comme une fusée !

L'autobus atteignit enfin le palier de la rue de Vaugirard et s'y engagea. Le petit comptable descendit au même endroit où Simon le voyait descendre depuis des années ; mais en retour monta la caissière des « Maroquineries modernes » qui descendrait au troisième arrêt. Simon adressa à cette dame imposante par ses dimensions un regard chargé de reproches. La vie des gens était morne, étroitement réglée et délimitée, absurdement privée de fantaisie. Le monde était usé ; la routine se lisait sur tous les visages. Ce roman policier que la caissière tirait de son sac, routine encore ! Et lui-même, lui-même, Simon Delambre, que faisait-il d'autre en somme que se répéter, que débiter son fil comme la navette, collectionner des fiches après des fiches ? « Nous avons beau être des intellectuels, pensa-t-il, nous meublons notre esprit comme des bourgeois leur appartement !… » Tout lui apparaissait ce matin-là sous le même jour décourageant. Qu'avait-il donc ? Quel vertige le prenait ? Mais il savait que dans quelques minutes il redeviendrait Simon Delambre, c'est-à-dire l'un des plus forts parmi les faiseurs de thèmes de cette année-là, quelqu'un dont la force inspirait une espèce de terreur à ceux qui allaient affronter en même temps que lui cette fameuse agrégation des Lettres qui se dressait devant eux depuis des années, pareille à un sommet de montagne qu'on voit grandir à mesure qu'on s'en approche… Comme la voiture atteignait l'impasse de l'Astrolabe, le jeune homme éprouva tout à coup un sentiment d'exaltation qui lui voila les garages, les boutiques d'antiquaires, les petits hôtels à trois étages et les façades vertes ou lie-de-vin au bas desquels s'ouvrent des cafés qui s'intitulent *À la chope vendéenne* ou *Au rendez-vous des Bretons*… Il n'était pas rare, au cours

de ces trajets matinaux en autobus, qu'il poursuivît ainsi avec lui-même de longs colloques que les arrêts et les heurts ne suffisaient plus à interrompre. Ces petits voyages ne représentaient-ils pas son seul temps de loisir, de vacance intellectuelle, son seul contact avec la vie banale, la vie délicieuse de tous les jours ? Il lui venait alors des pensées qui ne lui seraient pas venues autrement et qui lui communiquaient une véritable ivresse. Tous ses projets de travaux, toutes ses idées, toutes ses théories sur la vie, toutes ces révolutions internes qui font passer un homme de l'adolescence à la maturité, il les avait conçus dans le mouvement qui l'emportait ainsi de rue en rue, dans ce léger nuage d'essence et de poussière que l'autobus entraînait derrière lui, parmi la cohue des marchands de légumes poussant leurs petites voiturettes, dans le vacarme impatient des taxis, devant ces vitrines chargées de fruits, de bibelots, d'articles de ménage, de layettes, d'indiennes et de bric-à-brac. Il lui semblait n'avoir jamais connu pareille libération, et il avait le sentiment qu'une puissance bienfaisante s'emparait de lui et le portait, sans effort, au sein d'un paysage merveilleux où la vie se découvrait comme une terre verdoyante et doucement vallonnée, balayée par un vent chaud et doux, et où l'on se sent toujours au centre des choses. Mais ces moments-là étaient courts, et Simon se méfiait de ces enchantements que ses maîtres n'eussent pas approuvés.

Soudain un grand souffle descendit du ciel, se mit à jouer contre les flancs de la voiture, puis sauta au-dessus d'elle. La place Montparnasse apparut, claire, avec ses bouquets d'arbres, ses cafés, ses petits refuges où l'on attend, comme sur des rochers incertains que viennent battre les vagues de la circulation. C'était le commencement d'une nouvelle zone. Là, la voiture soufflait toujours un peu, le temps de se délester d'une partie de ses

voyageurs qui étaient assitôt remplacés par d'autres ; et il y avait toujours, hélas, de vieux messieurs et de vieilles dames qui n'en finissaient pas de monter et qui trébuchaient comiquement sur le marchepied. Simon ne put se retenir de pester contre ces vieillards. Pourquoi tant d'efforts pour se maintenir à la surface d'une existence qui ne leur apporte plus que des mécomptes ? Ne comprenaient-ils pas qu'ils ralentissaient la marche de la société, à la fois parce qu'ils la gênaient dans ses mouvements et qu'ils la forçaient à s'occuper d'eux ? Triste spectacle pour ceux qui grandissent, se sentent forts et pleins d'appétit, que celui de ces corps dégradés qui ne se tiennent plus droits et dont les gestes mal assurés ne leur permettent plus de gravir sans accroc un marchepied d'autobus !… Ainsi jugeait-il dans son orgueil, dans sa hâte de vivre. Il était fier, lui, de ses muscles prompts, de ses mains larges, aptes à saisir. Il était adroit pour s'insinuer parmi les foules, grimper hardiment dans un tramway quand le receveur criait : « Complet ! », arriver partout plus tôt que son tour et avoir toujours plus que sa part. Cette petite lutte que la vie parisienne impose à tous les instants le ravissait. Il avait cultivé son corps. On l'avait vu parfois, les jours de congé, courir sur les stades ou lever des haltères dans les gymnases. Cette année-là, toutefois, ses soucis étaient différents. Mais la même énergie qu'il avait mise à parcourir des itinéraires démesurés autour de Paris, il l'apportait maintenant à ces travaux d'étudiant qui parfois l'occupaient jusqu'au milieu de la nuit. Il était d'une famille où l'on ne plaisantait pas avec le devoir. « Travaille, mon fils, travaille, ne cessait de lui répéter son père. Après, tu jouiras de la vie !… » Mais si le jeune homme agissait en conséquence, il lui arrivait quelquefois de concevoir des doutes. Jouir de la vie ! Y avait-il donc dans la vie un moment pour cela ? Un secret instinct lui disait qu'on ne se réserve pas ainsi des

moments pour le travail et des moments pour la jouissance, et que celle-ci ne va qu'aux êtres jeunes, qui ont des forces pour s'en saisir. Une fois professeur, qu'arriverait-il ? Sitôt nommé, ce serait la petite ville de province, la vie en pantoufles, les cancans, la routine des classes… Il regarda, effrayé, les visages de ses compagnons, ces regards accoutumés aux petits horizons, ces traits avilis par l'habitude…

Maintenant, le véhicule se laissait glisser sur la pente de la rue de Rennes. Trajet facile. L'oriflamme d'un grand magasin, hissée dans le ciel pur, les allées et venues rapides des passants, les étalages brillants et bien rangés, les monuments qui se profilaient aux deux extrémités de la rue, dans une fine lumière matinale, la gare Montparnasse qui s'éloignait avec ses toits triangulaires, l'église Saint-Germain-des-Prés qui se rapprochait avec sa vieille tour, toutes ces visions étaient coulantes et douces, et autorisaient une certaine confiance dans la vie.

Ce fut à ce moment que, comme le contrôleur passait pour vérifier les tickets, Simon, en mettant la main à sa poche, en retira un papier froissé. « Ah, c'est vrai ! » se dit-il. C'était une enveloppe de forme allongée, couverte d'une écriture excessivement féminine, une de ces enveloppes qui, chaque fois qu'elles arrivaient chez lui, faisaient pousser à son père des exclamations relatives aux prix des timbres et au temps perdu. C'était une lettre d'Hélène Parny ; dans sa hâte, il était parti sans la lire. Simon ne pouvait voir cette longue écriture renversée sans évoquer la jeune fille blonde, au buste moulé dans un tricot blanc à rayures bleues, que, l'année précédente, il avait rencontrée à la Sorbonne. Elle préparait alors un vague diplôme sur Marivaux, et durant tout ce printemps qui avait été si pluvieux, il avait pris l'habitude d'aller la retrouver chez elle, entre deux averses, dans cette fameuse petite chambre de la rue de l'Estrapade, si

étrange, si vétuste, et si douce quand tombait le soir… Que de promenades n'avaient-ils pas faites ensemble, les jeudis, dans la merveilleuse campagne qui entoure Paris ! Mais cette année, Simon était inflexible ; il ne voyait plus Hélène qu'en passant ; il était trop conscient de ce qu'il devait à son travail, à sa famille, à lui-même en somme. Il pouvait compter les sorties qu'il avait faites avec la jeune fille, aux premiers beaux jours, dans la fraîcheur acide des banlieues. Et il avait tenu à éviter par-dessus tout la petite chambre vieillotte, odorante et traîtresse, dont les chaises n'avaient que trois pieds et dont le divan était une espèce de gouffre d'où on ne se relevait pas. D'ailleurs aimait-il Hélène ? Elle avait été une des rares fantaisies de son existence, et, à ce titre, sa pensée lui inspirait bien quelque nostalgie. Mais lui manquait-elle ? Depuis combien de temps ne l'avait-il pas revue ? Un mois peut être. Un mois au cours duquel il avait fourni un travail écrasant. Et maintenant, il n'aurait plus beaucoup le temps de la voir – une fois ou deux peut-être. Seulement Hélène, depuis quelques jours, ne cessait de revenir à la charge, envoyait billet sur billet. Simon considéra avec un sourire un peu triste, comme une chose délicieuse mais qu'on n'a pas le droit de prendre au sérieux, les dix lignes de la lettre, tracée de sa grande écriture. « Jeudi, implorait-elle… Nous irons à Méry-sur-Oise, ou à Herblay… » Pourquoi pas ? Elle faisait miroiter ces noms champêtres, exigeant cette fois une réponse précise. « Elle sait bien que je ne peux pas, pourtant », murmura Simon. Non, non, Herblay, Méry, la rue de l'Estrapade, tout cela était charmant, mais la vie n'autorise pas longtemps les choses charmantes. La vie, c'est du sérieux. Un jeune homme sérieux, voilà ce qu'il était, Simon Delambre. Voilà ce qu'étaient tous les Delambre, de père en fils, d'oncle en cousin : des gens sérieux. Jamais une fantaisie, un écart, un hors-d'œuvre. Le cinéma, une ou deux fois par an ;

encore y allait-on comme à une débauche. C'était ça, la vie. Cet autobus, tous les matins ; les cours de Sorbonne ; la famille, les rayons du magasin paternel – « *Maison Delambre, mercerie en gros* » –, le potage et la prière du soir. Il n'y a pas de place dans une telle vie pour les Hélène. Simon ricana, enfouit le papier dans sa poche. Chose enterrée ! Pourtant… « Voyons, serait-ce si grave ?… » Mais son hésitation prenait la forme d'une alternative insupportable. Hélène ou la Sorbonne ? Accepter, c'était une journée de perdue, la journée nécessaire à la préparation d'un exposé qu'il avait à faire chez Isnard ; une journée qu'il ne retrouverait pas… Bah ! il répondrait plus tard. Pas pressé ! « Plus tard ! Plus tard ! » C'est ce que lui avait toujours dit son père en lui parlant des plaisirs de la vie.

Enfin on arrivait. Le véhicule avait abandonné la rue de Rennes pour le dernier segment de la rue de Vaugirard, devenue subitement une étroite souricière d'où les autos ne s'évadaient qu'une à une et où l'on frôlait lentement les jeunes frondaisons du Luxembourg. Mais à mesure qu'il se rapprochait de la Sorbonnne, Simon cessait de s'intéresser à la rue et il sentait rentrer en lui, de plus en plus, la gravité de la vie, le sens de la discipline, toutes ces vertus qui étaient dans son être comme une espèce de dépôt ancestral. Alors, dès qu'apparurent les arcades familières de l'Odéon, sans attendre le miaulement prolongé des freins, il sauta de l'autobus, sa serviette sous le bras, et s'engagea en courant dans la direction du boulevard Saint-Michel. Derrière un rideau de feuilles claires, la chapelle de la Sorbonne arrondissait son dôme noir surmonté d'une croix dorée. Mais Simon n'avait déjà plus de regard pour le charme gracile de ces hauts arbres. Ces murs sévères avaient la vertu d'exalter sa conscience, son appétit de gros travailleur, son esprit bourré de décisions, de projets. Il fonçait maintenant avec ivresse dans cette vie où toutes les

difficultés se résolvent à coups de dictionnaires et d'in-octavo. Plus de problème ! Le seul fait de respirer cet air faisait de lui un autre homme, capable de repousser toute pensée frivole et n'ouvrant son esprit qu'aux idées qui pouvaient servir. Un rapide coup d'œil à l'horloge de la chapelle l'avait convaincu de son retard. Il enfila la rue de la Sorbonne, franchit la voûte, se précipita dans un escalier, avisa une porte, l'ouvrit.

II

Trente ou quarante jeunes têtes penchées sur des notes peuplaient silencieusement la petite salle trop étroite où, le long des tables, les coudes se touchaient. Le cours du professeur Larescaud était assurément l'un des plus suivis. Sa science, son autorité, son prestige avaient conquis cet auditoire où tous les cerveaux lui étaient soumis. D'autres professeurs étaient contestés ; celui-ci était un maître. La clarté de ses exégèses, la fermeté de ses explications, la sûreté de ses diagnostics en matière de critique de textes étaient reçues avec une sorte de peur admirative par ses élèves qui reconnaissaient là les signes d'une compétence indiscutable et d'une érudition qui donnait le vertige. Ces qualités mêmes éloignaient un peu de lui les étudiants modestes que tant de science décourageait et qui, en dépit d'invitations réitérées, n'osaient guère encourir la honte de réclamer des éclaircissements supplémentaires. Tout le monde reconnaissait qu'il fallait un certain courage pour accepter de faire, chez Larescaud, une « explication » ou un « exposé » en public. Les appréciations dont le professeur faisait suivre ces exercices étaient données avec cette fougue autoritaire et mordante qui

ne l'abandonnait jamais et qui était mortelle aux amours-propres. Mais il est vrai que la personnalité du maître était si haute et si écrasante qu'il aurait fallu être singulièrement infatué de soi-même pour songer à se plaindre de la meurtrissure. Il était toujours très poli d'ailleurs, très raffiné, le professeur Larescaud, il n'injuriait jamais ! Mais quand il disait à quelqu'un, même avec des précautions : « Monsieur ou Mademoiselle, l'exposé que vous venez de faire demanderait, je crois, à être *repensé* », alors on ne se faisait pas d'illusion ; c'était pire que s'il avait dit : « Mais voyons, vous êtes complètement imbécile. »

Cette petite salle de grec, perdue au fond d'un couloir du troisième étage, constituait un asile extraordinairement étanche contre tout ce qui pouvait se passer de fâcheux à la surface du globe. Simon éprouvait toujours, en y pénétrant, une impression complexe, faite à la fois de dépaysement et de sécurité. C'était un lieu où n'existaient plus ni famille ni patrie ; ou plutôt on n'y avait plus de patrie que celle des textes imprimés, et de famille que celle de leurs éditeurs, famille d'ailleurs innombrable et cosmopolite. C'était à peine si le grincement d'une voiture de laitier descendant la rue de la Sorbonne ou la corne d'un rempailleur de chaises parvenaient encore, de temps en temps, à faire pénétrer jusqu'à vous les manifestations d'une vie dont l'atteinte était de plus en plus faible et à laquelle la comparution fréquente des grandes figures antiques et des Titans qui peuplaient la *Théogonie* finissait par ôter toute espèce de vraisemblance.

L'arrivée tardive de Simon avait été saluée par des « ha » à demi étouffés qui avaient parcouru la salle comme un souffle. Il était parmi les meilleurs élèves de Larescaud et fut peiné de lire sur la figure du maître une expression d'étonnement réprobateur. Suffoqué par la chaleur, il se laissa tomber sur une moitié de chaise que

lui offrait quelqu'un qu'il ne reconnut pas bien. C'était Chartier, sans doute. Pourquoi donc ne reconnaissait-il pas Chartier ? Mais à peine était-il assis que la salle sembla chavirer et disparut complètement à ses yeux. Il eut une seconde de panique. « Allons bon ! Qu'est-ce que j'ai ? » Mais tout rentra aussitôt dans l'ordre et il oublia l'incident.

Cependant, contrairement à son habitude, il parvenait difficilement à suivre les explications de Larescaud et il laissa son attention se disperser sur le spectacle que lui offrait la salle : on eût dit des fidèles courbés devant leur dieu. Cette vue lui inspira une sorte de contentement cruel. Il était visible que la plupart de ses camarades ne se préoccupaient guère de savoir quel était exactement l'intérêt de toutes les notes qu'ils accumulaient aveuglément sur la syntaxe, le vocabulaire, la métrique et le style du vieil Hésiode que l'on expliquait en ce moment. Ils acceptaient cette somme de faits grammaticaux, de métathèses et d'interpolations comme un monde un peu écrasant dont les clefs appartenaient à d'autres mais dont la connaissance était exigée en vue de cet événement mystérieux qui s'appelait le « Concours de l'agrégation ». Ils devraient être capables un jour de débrouiller tout cela devant un jury, de signaler qu'à tel endroit se trouvait une lacune probable, ou que tel vers était une hypothèse d'un de ces moines du IXe ou du XIe siècle, à l'ingéniosité ou à la sottise desquels Larescaud revenait si volontiers… Beaucoup d'entre eux avaient perdu conscience, petit à petit, sous la pression répétée des examens et comme par la force des choses, que la vie réelle pouvait se dérouler sur un autre terrain que celui de la philologie classique. Courbés sur les tables, ils écrivaient avec une sorte de frénésie. Il faisait chaud ; le sang leur montait au visage. L'explication allait si vite qu'ils avaient à peine le temps de se reporter au texte ; il fallait noter,

noter, avec rage, tandis que Larescaud multipliait les références, les comparaisons, les rapprochements, analysait, critiquait, ricanait, dénonçant les lacunes, les erreurs, les absurdités des traducteurs, des commentateurs, et des commentateurs des traducteurs, tout cela avec un entrain suffocant, comme s'il jonglait !… « Il faut pourtant que je trouve une réponse pour Hélène », se disait de temps en temps Simon. Puis il n'y pensait plus. C'était la première fois qu'il se donnait ainsi le luxe d'observer la salle. Et t'était surtout la première fois que les choses lui apparaissaient sous ce jour. Il avait l'impression que tout ce qui se passait ici ne le concernait pas. « Décidément, je suis bien fatigué », se dit-il.

Il voulut se contraindre à prendre quelques notes, car son attitude commençait à lui faire horreur. Mais comme il relevait la tête, il reconnut soudain devant lui, à quelques rangs d'intervalle, la nuque bombée et le dos voûté d'Elster. Cette vue lui fut désagréable. Ce n'était pas seulement parce qu'Elster était le plus dangereux de ses rivaux, mais il n'aimait pas penser à lui et sa présence lui communiquait toujours une vague impression de malaise. Ce garçon l'inquiétait. Il était une force, mais une force outrageusement sûre d'elle-même. Il était de ceux qui ont le triomphe dur, méprisant, haïssable. Simon remarqua non sans dépit qu'au lieu d'amonceler fébrilement des notes comme tout le monde, Elster, confortablement appuyé au dossier de sa chaise, immobile, contemplait la salle d'un air serein. Là où les autres sombraient sous un flot de paperasses d'où ils ne tireraient rien, Elster, qui avait prévu les remarques nécessaires, posait, d'une main dédaigneuse, et sans se détacher de son dossier, un petit signe au crayon en marge de son livre. Alors que tous ses camarades tendaient l'oreille et se disaient au fond d'eux : « Tout de même, ce Larescaud, il est rudement fort… », Elster

confrontait presque en égal ses propres observations avec celles du maître. Delambre, Elster : ces deux noms arrivaient en tête de toutes les listes, se disputant la priorité tour à tour. C'étaient les deux vedettes dont les partenaires obscurs suivaient de loin les ébats avec une attention jalouse et d'ailleurs partiale ; mais elles-mêmes se jugeaient l'une l'autre sans grand souci de justice. « Au fond, se disait Elster, il n'arrive que par le travail… » – « Au fond, se disait Simon, Elster n'est qu'un poseur… » La vérité était que les victoires faciles d'Elster lui rendaient pénible, par comparaison, l'énormité du travail qu'il s'imposait à lui-même. Les succès bruyants de ce juif plus jeune qu'eux tous, sa prodigieuse faculté d'assimilation, la variété de ses connaissances, l'estime où le tenaient tous les maîtres, étaient des choses qui irritaient les nerfs, qui rendaient Elster insupportable. Il n'y avait pas un cours où celui-ci ne se signalât par quelque remarque, quelque réponse à sensation. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait attestait une maturité, une justesse et une force d'esprit critique inadmissibles chez un garçon de vingt et un ans. Si quelqu'un avait fait un bon devoir, c'était Elster. Si personne ne s'offrait pour faire la leçon ou l'explication, Elster s'inscrivait. S'il y avait un livre essentiel sur le sujet ou l'auteur en cours, Elster l'avait lu avant tout le monde et le débitait en petits résumés faciles. On avait la même confiance dans un renseignement donné par lui que s'il venait du professeur lui-même. Une critique de lui atteignait plus sûrement la réputation d'un maître que n'importe quel blâme, n'importe quel chahut déshonorant. C'était lui qui décidait quels étaient les cours « indispensables », quels étaient les cours « utiles » et lesquels « ne valaient rien »… « Razier ? Daubenton ? Guignard ? Des phraseurs ! Du talent, mais pas de fond. Heinrich, oui. Lasnières, oui. Mais Isnard est de la force du baccalauréat. Larescaud ? Ah ! Larescaud… »

Sur Larescaud il ne se prononçait pas. Il répondait : « Ah ! Larescaud… » et laissait ses interlocuteurs débrouiller le sens de ses sous-entendus. Cette réponse était devenue célèbre à la Sorbonne. Quand, dans un groupe, on venait à prononcer le nom de Larescaud, il y avait toujours un farceur pour s'écrier d'un air profond, en enfonçant la tête dans les épaules et en imitant la voix exagérément grave et un peu nasillarde d'Elster : « Larescaud ? Ah ! Larescaud… »

Simon dut se forcer pour reprendre contact avec le cours. La salle était devenue étouffante, il entendait ses oreilles bourdonner. Les têtes tremblaient devant ses regards et il apercevait le mur du fond à travers une buée. « Ce n'est pourtant pas Elster qui me donne ce malaise, se dit-il. Qu'est-ce que j'ai donc ?… »

Cependant Larescaud était arrivé au terme de son commentaire. Il annonçait, avec sa dignité coutumière, l'objet des cours suivants : « Nous avons suffisamment étudié, disait-il, la difficile question des interpolations dans la *Théogonie*, et je ne crois pas indispensable de revenir sur ce sujet après la belle leçon que vous a faite mardi dernier M. Elster. (Elster reçut le compliment avec le sérieux et l'indifférence d'un homme conscient de sa valeur.) C'est sur l'esprit philosophique de cette œuvre qu'il conviendrait maintenant d'insister, si toutefois le mot de philosophie n'est pas trop ambitieux pour une œuvre qui appartient à un âge littéraire aussi reculé. Tel est donc le sujet que je vous proposerai pour la prochaine leçon : "Peut-on dégager de la *Théogonie* un sens philosophique ?" Je ne peux pas demander à n'importe qui de se lancer dans ce sujet, qui exige une mise au point fort délicate. Nous sommes à un mois du Concours, ne l'oubliez pas, messieurs ! Je ne puis demander ce travail qu'à un élève qui s'estime suffisamment préparé pour pouvoir y consacrer un peu de temps. »

Il attendit l'effet de sa dernière phrase, puis, la mèche relevée, la barbe fière : « Qui se propose ?… » Mais dans la salle un peu refroidie, les étudiants se regardèrent sans lever la main. Personne, pas même Elster, n'avait envie de se laisser écraser à un mois du concours par un sujet semblable. Quelques-uns néanmoins se tournaient du côté d'Elster et chuchotaient son nom d'un air encourageant : « Elster !… Elster !… » Mais, tout à coup, une chaise remua dans le fond de la salle, quelqu'un se leva et une voix où il entrait peut-être un peu de défi surgissant dans l'air épaissi au-dessus des têtes enfiévrées par le travail, laissa tomber ce nom :

– Delambre.

III

Ce soir-là et les soirs suivants, la vie fut chez les Delambre ce qu'elle avait toujours été. C'était une famille qui ne comptait pas avec le miracle. On considérait comme normal que les jours qui se succédaient fussent pareils. Il arrivait à M. Delambre de se plaindre de cette monotonie, mais sans songer qu'aucune éventualité pût venir l'interrompre soit en bien, soit en mal. Après la mort de M^me^ Delambre, survenue quelques années plus tôt, le père avait senti faiblir un moment son activité, mais il s'était repris, comme savent le faire les hommes forts, et dès lors il avait tout donné à son labeur. À présent qu'il avait conféré à ses affaires une solidité qui les mettait à couvert des surprises, il lui semblait qu'aucun événement n'eût le pouvoir de modifier la cadence uniforme mais bien réglée à laquelle vivait sa famille. Seules les fluctuations de la Bourse amenaient

de temps en temps une ride au milieu de son front. Bien qu'il eût fort judicieusement choisi ses valeurs et qu'il jouît du revenu d'un certain nombre de petits loyers, il voyait là la seule menace de trouble pour son existence qu'il avait soigneusement mise à l'abri de toutes les préoccupations abstraites qui travaillent le monde. Habitué au maniement des chiffres et des articles merveilleusement concrets qui composaient le fond de son magasin de mercerie en gros, il n'était pas de ceux qui croient devoir faire entrer leur destinée en ligne de compte avec les idées. Il tenait pour malfaisante toute discussion qui n'avait pas pour objet une question d'ordre matériel. Aussi n'avait-il pu assez déconseiller à Simon de poursuivre ses études. C'est après quelques années seulement qu'il avait compris l'éclat modeste et l'espèce de consécration intellectuelle – car, sans avoir la pratique des choses de l'esprit, il en avait la superstition – que pouvait donner la famille Delambre, à ce nom honorablement connu dans le commerce parisien, une carrière de professeur. Et encore se serait-il mal consolé de cette espèce d'échec si son second fils, Julien, encore tout jeune, et qui avait préféré se passer de baccalauréat, ne s'était montré disposé à lui en faire perdre tout souvenir. Malgré ses dix-huit ans et sa voix qui muait, Julien était en train de devenir pour son père l'auxiliaire idéal. Des clients de la maison, étonnés par son habileté, par la force de conviction qui se dégageait de sa parole et de sa jeunesse même, par l'opiniâtreté qu'il mettait dans ses offres et qui faisait capituler les résistances les plus décidées, venaient féliciter M. Delambre d'avoir trouvé, au sein même de sa famille, une valeur aussi précieuse à la marche de ses affaires.

Dès lors, la destinée de M. Delambre semblait complète et la boucle se refermait lentement autour de son œuvre. Une satisfaction lui manquait encore : celle de voir Simon triompher à ce fameux concours de

l'agrégation des lettres, qui allait s'ouvrir dans quelques semaines. Mais il savait que son fils était « coté » à la Sorbonne, comme ses articles de mercerie l'étaient sur le marché, et son succès ne faisait pour lui aucun doute. « Si seulement M. Simon pouvait réussir cette année !… Comme ce serait beau !… » répétait volontiers M^lle^ Justine, une aimable personne entre deux âges, quelque peu parente, qui venait s'occuper du ménage et qui, n'ayant jamais eu d'ambition pour son propre compte, épousait de tout son cœur les ambitions de M. Delambre. « Il réussira, je vous le promets », répliquait celui-ci chaque fois que la bonne fille émettait ce souhait auquel, dans sa pensée, était peut-être suspendu un doute : elle ignorait, dans sa simplicité, ce que pouvait le génie de la famille Delambre.

Mais si M. Delambre pensait que son fils coïncidait bien avec lui dans ce désir, il avait pourtant l'impression que la vie du jeune homme était mordue par des idées dans lesquelles il ne pénétrait pas. Le fait est que Simon combattait en lui cet amour exagéré de la réussite qui porte tant d'hommes à mettre au premier rang de leurs préoccupations et peut-être – car la pente est glissante – au premier rang des valeurs, comme une chose digne d'être recherchée pour elle-même : le succès. Simon se méfiait d'autant plus de ce penchant qu'en vertu d'un atavisme dont il arrivait mal à se défendre, il se sentait lui-même à la merci de cette étrange passion. Encore peu touché par la vie, il ne s'attendrissait par sur la pensée que son père avait combattu des années, parmi beaucoup de difficultés et toujours en proie au souci avilissant du lendemain. Il ne voyait plus dans cette vie d'homme d'affaires que la réussite, qui lui cachait tous les efforts par lesquels elle avait été obtenue. N'ayant plus à lutter, M. Delambre avait effectivement cessé de pouvoir être un exemple pour son fils. N'ayant plus à lutter, M. Delambre s'était retranché dans l'égoïsme et

les vues bornées des hommes forts. Aux yeux impitoyables de Simon, son succès le diminuait, car il rétrécissait l'ampleur de l'intérêt qu'il pouvait encore porter au monde. À peine âgé de cinquante ans, M. Delambre s'en allait tout doucement, mais par le chemin le plus sûr, à la vieillesse… Il avait cessé de lire, ne savait plus ce qui se passait ni ce qui se pensait autour de lui. « Qu'ont-ils à m'apprendre ? » disait-il des livres qu'on lui proposait. C'était vrai, il n'avait plus rien à apprendre. Serait-ce donc là, se disait Simon, une faculté qui disparaît avec la jeunesse ? Mais, avec une lucidité dépourvue de toute charité, il allait plus loin : son père, ses oncles, les pères de ses amis qu'il connaissait, avaient-ils jamais rien appris ? Ils avaient vécu toute leur vie dans le cycle modeste des idées, des goûts, des principes où ils avaient été placés dès leur naissance, avec deux ou trois pauvres idoles dont ils n'avaient jamais songé à interroger le secret mais autour desquelles leur approbation s'était pour ainsi dire calcifiée. Était-ce là savoir ?… Et il en était des hommes comme des livres. Son père n'avait jamais vraiment tenu qu'à une relation, celle de l'oncle Richard qui vendait des laines et qu'il rencontrait aux dîners de famille et aux concerts de la Garde républicaine. Le fait que les deux hommes ne connussent pas d'autres distractions et attendissent ces manifestations comme les seules capables de donner un sens ou une satisfaction à leurs vies, où tant de satisfactions obtenues avaient déjà créé tant de vides et tué tant de désirs, ce fait était pénible à considérer. Ce n'était pas, pensait Simon, que ces manifestations ne pussent avoir effectivement un sens, mais elles ne pouvaient avoir de sens qu'à la condition de servir de support à quelque attention. Or la musique ni même l'amour de la famille ne semblaient pénétrer profondément la vie de M. Delambre, ni celle de l'oncle. C'étaient là des occupations bonnes à meubler une après-midi de dimanche et

que les Delambre recherchaient parce que c'était, pour eux, un moyen d'échapper à la solitude, au risque de penser. Ils aimaient, tout en écoutant des airs connus, à se sentir rapprochés de ces masses que réunissent périodiquement l'instinct grégaire et la peur de rester seul. Et, sans doute, c'était là de la poésie. C'était même la seule poésie qui se fût jamais insinuée dans ces vies d'hommes d'affaires qui avaient toujours été absorbées par des réalisations pratiques. Quelques instants par semaine, entre les Tuileries et le Champ-de-Mars, aux côtés de son frère, M. Delambre entrevoyait un peu d'infini. Après quoi il redevenait un homme précis, exigeant pour lui-même et pour les autres, dur à la tâche, excessivement épris de confort et de sécurité.

C'est sans doute une loi inflexible qui veut que la sagesse des pères ne soit pas celle des fils. Simon ignorait l'art de vivre confortablement. Quand il entendait son père célébrer le confort qu'il était parvenu à établir dans son existence, le jeune homme retenait un ricanement douloureux ; ce mot, appliqué à sa famille, à cette famille dont il faisait partie, lui semblait une dérision. Il se sentait au milieu de ses parents, de ses oncles, tantes et cousines, au milieu de ce grand nombre de personnes qui gravitaient autour de l'astre de la maison Delambre, un singulier élément d'inconfort et d'insécurité. Un élément non prévu, un article non conforme, une pièce disparate égarée dans le jeu. Tout, dans cette maison si rigide mais si douillette, était contraire à ses besoins. Il était né avec un flair supérieur et attristant pour dépister dans tout milieu la moindre odeur de routine, le moindre relent de formalisme. Et cette odeur-là était répandue partout : sur les plates-formes d'autobus, dans les salles de cours, dans la rue, chez lui. Il s'étonnait d'être seul à la sentir.

Le jeune homme se disait souvent que son père devait souffrir dans l'ambition qu'il avait eue de faire

de son enfant une chose à lui, une création conforme à ses vues secrètes. Ce n'était pas de gaieté de cœur que, s'écartant de la voie facile ouverte devant lui par la prévoyance paternelle, rejetant l'utile fardeau des notions acquises et des traditions familiales, il se traçait un chemin tout neuf, vers des contrées mal connues. Peut-être était-ce ce besoin de la difficulté qui le retenait dans une tâche dont l'attrait était incompréhensible pour les siens. Peut-être était-ce ce même besoin qui l'avait poussé à donner son nom, quelques jours plus tôt, si témérairement, à la fin du cours. Mais s'il ne goûtait pas la façon dont son père lui rappelait trop souvent ce qu'il lui devait, il admettait pourtant cette redevance ; et il aurait voulu lui donner plus de bonheur… À certains moments, M. Delambre lui apparaissait touchant dans cet amour de sa famille, ce souci de son bien-être dont témoignaient au fond toutes ces actions un peu terre à terre qu'il lui reprochait sans se le dire, aveuglé par les prétentions de sa jeunesse comme son père l'était peut-être par les manies de son âge mûr. Il fallait être équitable, si l'on pouvait.

Mais alors survenaient des incidents, des conflits qui remettaient tout en question. M. Delambre était violent. Simon était nerveux. L'un s'appuyait sur un réalisme sain et brutal ; l'autre se cabrait et fonçait sur les siens avec cette vertu d'indignation familière aux utopistes contrariés ; il semblait garder un secret espoir, visible mais têtu, de convertir sa famille à ses principes, de dessiller les yeux, de les rajeunir. Il lui semblait qu'on souffrait autour de lui d'une maladie pour laquelle une opération était possible. Mais rien n'y faisait, et il commençait à connaître les déceptions que réserve la vie aux réformateurs puérils. La famille Delambre traversait ainsi des séries de jours néfastes, des périodes orageuses. Les repas étaient brusquement coupés de discussions irritantes qui, après s'être épanouies en éclats,

s'achevaient d'une manière lugubre, chacun fuyant de son côté, le visage congestionné, tandis que la pauvre Justine fondait en larmes au-dessus de son assiette. Les raisonnements du père étaient toujours les mêmes : « Moi, à ton âge… Moi, dans ma famille… » C'était toujours ainsi qu'ils débutaient. Simon les connaissait, ces formules ! Elles ne dissimulaient à ses yeux que l'incapacité de se renouveler, d'envisager le monde dans son mouvement et dans son progrès. M. Delambre était plein de confiance dans son bon droit. Rien n'entamerait jamais cette forteresse, ce donjon qui étendait sur toute la famille une ombre hérissée mais protectrice. Ah ! cette famille était bien étanche !… Alors découragé par ce formidable étalage de principes et de certitudes, Simon se remettait à considérer son père avec une hostilité méfiante. M. Delambre redevenait pour lui l'image de la sécurité, de la satisfaction. Il redevenait avant tout un homme qui avait une conscience énorme de son mérite, qui croyait sa place dans le monde, sa situation morale intangibles, qui s'encroûtait en somme. Comme si l'âge et le succès même donnaient le droit de s'assoupir… Puis, soudain pris de remords, il se disait : « Je suis un mauvais fils… » Et il pensait : « Dans toute la famille il y a quelqu'un à qui il doit arriver malheur. Et je suis celui-là… »

À table, Simon était assis en face de son père. M. Delambre, solidement calé sur sa chaise, semblait tirer de sa corpulence une sorte de dignité significative. Il mangeait lentement, à petits coups de fourchette espacés, et de temps en temps proférait d'un ton imposant, avec une belle voix de basse, une réflexion relative aux opérations de la journée dont le souci ne le quittait guère. Un soir, Simon qui observait son père en silence fut frappé par cet air d'assurance qui se dégageait de sa personne. Chez qui avait-il observé déjà cette attitude ?… Tout à coup, il se rappela : Elster !… Elster au

cours de Larescaud !… Cette similitude, pour approximative qu'elle fût, le frappa. C'était une découverte qui fixait dans son esprit un trait de son père. Des deux côtés, Simon reconnaissait cette expression qui appartenait à ceux qui ne doutent jamais et qui, sur le visage d'Elster, signifiait la certitude de son mérite, signifiait qu'il ne croyait pas utile de noter, comme les autres, toutes les remarques de Larescaud. Le même sentiment posait ainsi sa marque sur des physionomies différentes, sur des esprits absolument étrangers les uns aux autres et qui, probablement, n'auraient pas sympathisé. Et, comme Elster encore, M. Delambre ne savait pas sourire. C'était là un mode d'expression que n'admettait pas plus la tension des muscles de leur visage que l'âpreté avec laquelle ils s'appliquaient aux tâches respectives de leur existence. Ils avaient beau exercer des métiers différents, avoir des préoccupations tout à fait divergentes, leur attitude devant la vie établissait entre eux un trait commun qui, une fois perçu, s'imposait pour toujours à l'esprit. Sur le même ton dont Elster s'exclamait : « Guignard ? Un lamentable phraseur. Isnard ? De la force du bachot !… » M. Delambre décrétait que Beauchêne, son représentant, « manquait absolument d'étoffe », que Fremicourt, son concurrent, « était une fripouille » ou que Billardot, son fournisseur, « ne saurait jamais s'imposer »…

Le lendemain, Simon resta très absorbé dans ses pensées. La liberté avec laquelle il jugeait les êtres qui l'entouraient le gênait lui-même. Avait-il le droit de juger ainsi ? N'y avait-il pas chez lui beaucoup trop de cette assurance qui l'agaçait chez les autres, chez son père, et qui lui avait été léguée par celui-ci ?… « J'ai beau faire, se dit-il, je serai toujours le fils de mon père, je serai toujours comme lui dur au travail et, au fond, épris de succès !… » Ces constatations le découragèrent : elles le dissuadaient de chercher, lui aussi,

comme M. Delambre, comme Elster, le succès, l'infâme succès après lequel les meilleurs n'ont plus qu'à se croiser les bras. Peu à peu, il se laissait envahir par une sorte d'exaspération. Il se plut, toute la journée, à contredire son père, Julien, Justine elle-même. Ses phrases avaient une forme brève et hautaine ; il se donna le rôle facile du critique ; il avait l'impression, tout à coup, que le ridicule éclatait autour de lui avec une frénésie inaccoutumée, et malgré lui, il prenait un malin plaisir à en souligner l'apparition. Il s'en jugea lui-même avili.

Le soir, le père resta silencieux. Personne n'avait le courage de parler. Il régnait sur la ville, en cette soirée de printemps, une chaleur lourde, énervante. Des crépitements de haut-parleurs, au milieu desquels luttait une voix d'homme, montaient de la rue par la fenêtre ouverte. Ce bruit informe imposait à Simon la vision et jusqu'à la haine des multitudes assujetties à l'autorité dérisoire de cette voix sans nuances qui répandait par l'univers un écheveau fastidieux de phrases creuses et pourtant acceptées avec componction par les classes moyennes de toutes les sociétés. Le jeune homme alla fermer la fenêtre.

– Pourquoi fermes-tu ? interrogea Julien.

– Tu ne crois pas que ce serait mieux si on était un peu tranquille ?

– Tu me fais penser que la TSF est une des choses qui nous manquent encore, répliqua Julien.

– Nous avons tante Clémentine, dit Simon ; c'est aussi bien. Dans quelques minutes, elle viendra nous répéter les discours ministériels et nous donner la cote des valeurs en Bourse.

Telles furent les seules paroles échangées au cours du repas. Celui-ci terminé, Simon se retira dans sa chambre pour travailler. La vue de son dictionnaire et de ses textes grecs opéra en lui la transformation qu'elle opérait toujours : elle le ramena à une sorte de vague bonheur.

Une heure après, comme il traversait le salon désert à peine éclairé par une petite lampe de table, il reconnut dans la pénombre son père étendu sur le divan, la tête renversée sur un coussin, la main à demi fermée sur un lorgnon à monture d'or. Le père sommeillait. Il s'était endormi sans doute en écoutant les nouvelles apportées par tante Clémentine. Sa poitrine se soulevait régulièrement, faisant remuer les pages d'un livre resté sur elle à demi ouvert. Des mèches grises battaient son front creusé par une ride verticale qui lui donnait un air préoccupé. Simon s'approcha, se pencha sur le livre : *les Pionniers du Sahara*… Le jeune homme était bouleversé comme d'une découverte, comme s'il venait de surprendre son père en flagrant délit. « Mais alors, se dit-il, mais alors, lui aussi a besoin *d'autre chose ?*… D'une chose que ne lui donnent ni les affaires ni les dîners de famille ?… Est-ce possible ?… » Il regarda son père avec une soudaine émotion. « Il rêve peut-être de moi, se dit-il ; il a l'air de faire un cauchemar, d'avoir rencontré une résistance, de lutter contre un esprit mauvais. Oui, et peut-être est-ce moi, cet esprit mauvais… » Et, contrairement à son habitude – car la vie est courte, et les démonstrations exigent du temps, –, il inclina ses lèvres vers le front de cet homme dans le sommeil duquel il y avait peut-être des souffrances inconnues…

Comme il achevait de travailler, vers le milieu de la nuit, il éprouva le besoin de prendre sa revanche d'une journée si lourde, et il écrivit à Hélène. Certes, il ne s'agissait plus de lui donner une journée, ni même un après-midi, mais ils pourraient au moins faire un peu de chemin ensemble en sortant de la Bibliothèque. Il écrivit : « Jeudi, square Louvois. J'aurai dix minutes. » Le square Louvois, devant la Bibliothèque nationale, c'était

un rendez-vous sévère, presque avouable… Pourtant, Simon avait un peu peur, il avait l'impression que c'était mal, ce qu'il faisait, qu'il agissait contre le génie de la famille. Hélène ! C'était l'intrusion dans son existence de cette chose mystérieuse qui s'appelait « la vie » ; c'était le plaisir défendu, presque le péché !… Simon avait beau être décidé à rester sage, ce rendez-vous anodin avait quelque chose de coupable.

IV

Simon passait volontiers ses jeudis à la Bibliothèque nationale. Il y trouvait à la fois un recueillement propice au travail et une ivresse quelque peu dangereuse. Ce lieu était chargé de piété intellectuelle et de silence au point d'en paraître religieux. Cet après-midi-là surtout, lorsque, après avoir longé depuis le Théâtre-Français l'étroite rue de Richelieu où les voitures se pressaient les unes derrière les autres, obéissant aux signes d'un petit œil rouge placé à l'extrémité de la rue, Simon pénétra sous les coupoles vitrées de la salle de lecture du département des imprimés, il se sentit gagné par une espèce de bonheur austère et poignant : il avait l'impression de pénétrer dans une cathédrale. Une odeur singulière, l'odeur de cet encens que l'on répand pour assainir l'atmosphère des lieux où l'air ne pénètre pas, l'avait accueilli dès le vestibule. Puis, la porte franchie, il fut pris parmi l'envolée des piliers dont la tête se perdait dans une auréole de lumière. Il était impossible d'échapper à une impression d'envoûtement quand on passait ainsi de travée en travée, devant ces rangées de têtes inclinées que rien n'aurait pu distraire. Des lèvres remuaient en silence, comme celle des

dévotes qui, prostrées derrière un pilier d'église, marmottent des litanies. Il y avait là près de trois cents personnes et chacune d'elles se sentait merveilleusement seule. Dès une heure de l'après-midi, la salle était presque au complet. Beaucoup de travailleurs, venus là dès le matin, avaient déjeuné rapidement d'une côtelette ou d'un sandwich au petit restaurant installé à l'entrée, dans l'entresol, et où l'on retrouvait, aux prises avec leur crème de marrons ou leur purée, les érudits qu'on avait vus le matin dévorant des collections d'infolio, ou savourant l'arôme exhalé par les vieux vélins et les vieilles chroniques. En retrouvant livrés à un appétit tout physique, et qu'ils semblaient satisfaire honteusement, ces hommes aux cheveux rares, qui étaient restés toute la matinée courbés sur des livres, Simon se sentait indiscret et une sorte de confusion l'arrêtait sur le seuil. On parlait peu, comme dans les sacristies où l'on est trop près du sanctuaire, du Saint des Saints. Des parcelles d'idées continuaient à luire, à voler à travers l'air. Les yeux guettaient, par-delà les nappes de papier, l'apparition d'astres invisibles, et un puissant murmure intérieur semblait recouvrir le bruit des mots qu'on assemblait à grand-peine pour transmettre des ordres à la servante dans un langage intelligible à un esprit moyen.

Simon, ayant retenu ses livres depuis la veille, put en prendre aussitôt possession et se mit au travail. Il se plaisait parmi ce peuple d'hommes et de femmes qui étaient venus de tous les coins du monde et qui ne seraient peut-être plus jamais réunis. Hommes et femmes ne semblaient d'ailleurs plus former ici qu'une seule conscience, qu'un seul sexe. Le jeune homme pouvait demeurer ainsi de longues heures sans éprouver la nécessité de changer de place. Il travaillait là comme chez lui, mieux que chez lui, car sans connaître aucun de ses voisins, il était soutenu, exalté par leur travail,

par le voisinage de toutes ces pensées en mouvement. S'il levait la tête, il apercevait l'impressionnante perspective formée par les rangées de livres superposées qui recouvraient entièrement les parois de la salle, se répartissant en plusieurs étages où les garçons circulaient sur d'étroites passerelles. Parfois, un rayon de soleil extrêmement lointain, qui semblait avoir traversé plusieurs couches d'atmosphère et avoir vieilli en route, venait frapper dans les hauteurs un coin de ce monde fantastique, et l'on croyait voir un pan de montagne s'éclairer au terme d'une journée sombre, entre deux nuages.

De temps à autre, des coups de sonnette, quelque tintement de pendule retentissaient à l'oreille des travailleurs, leur rappelant d'une manière sinistre la marche du temps. Puis venait l'instant où s'élevait, plus lugubre encore, un peu étouffée par la distance, une voix qui annonçait le terme de la cérémonie : « Messieurs, on ferme !… » Ah ! avec quelle détresse on entendait résonner ces mots !… À combien de paragraphes ne faudrait-il pas renoncer encore cette fois ! Mais les travées se vidaient presque d'un seul coup et les lecteurs, serrant sous leurs bras des paquets de livres, s'avançaient en deux rangs, comme au jour du Jugement dernier, de chaque côté d'un tribunal où, en indiquant le numéro de sa place, chacun semblait s'attendre à recevoir une peine ou une récompense. Mais on avait affaire à des juges placides qui, sans trop de difficulté, tantôt après avoir proféré des cris et s'être répandus en menaces, tantôt après avoir invité quelque pécheur plus compromis à se ranger sur le côté en attendant qu'il fût statué sur son sort, accordaient en général à tous les pénitents un petit carré de carton jaune qui leur permettait de franchir la sortie – non sans avoir toutefois prouvé par l'ouverture de leur serviette, devant l'archange préposé à cette fonction, qu'ils n'emportaient avec eux aucun des objets servant au culte.

La Bibliothèque fermait à six heures. À partir de cinq heures et demie, l'après-midi commença à se colorer pour Simon d'un intérêt dont les éléments se mélangeaient d'une façon fort agréable aux évocations un peu grises suggérées par son texte d'Hésiode – car il savait qu'une demi-heure plus tard Hélène Parny l'attendrait, sur un des bancs du petit square Louvois, sous les murs mêmes de la maison de Richelieu, non loin des fenêtres de feu M^me^ de Lambert.

La jeune fille était là à l'heure dite ; elle s'empressa vers lui d'un pas souple dans le petit tailleur qui serrait sa marche, tandis qu'il entendait le portillon de fer claquer derrière elle avec un bruit dur.

– Lâcheur ! Lâcheur ! lui dit-elle en lui prenant la main, depuis combien de temps ne s'est-on pas vus ?

– J'ai fait l'impossible Hélène, je vous assure…

Elle était debout contre lui et, pour couper court à ses reproches, il lui prit les lèvres et ne les quitta qu'au bout d'un moment, avec un soupir.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'avez-vous ?

– Rien… Tout… Je ne devrais pas vous revoir en ce moment.

– Et pourquoi ?

– Vous le savez bien. C'est… Il faut que je travaille… Ce n'est pas sérieux…

Il ne s'était jamais demandé s'il aimait Hélène. Il lui connaissait une vie assez libre, mais n'en était nullement jaloux et ne lui en trouvait que plus de fraîcheur. Et puis n'avait-il pas, depuis plusieurs mois, renoncé à elle ? Alors ? Il fallait bien lui laisser le droit de vivre, puisqu'il appartenait, lui, à la Sorbonne… Seulement il ne pouvait lui toucher la main sans être aussitôt pénétré de mille réminiscences capiteuses, et sous ses lèvres, derrière chaque baiser, il voyait se gonfler les coteaux d'Île-de-France où il l'avait menée si souvent au cours de l'année précédente. C'était cela qu'il revoyait

maintenant, tandis qu'il suivait avec elle, sans trop savoir où il la conduisait, un maigre dédale de rues pleines de hâte et de bousculades. Combien de fois n'avait-il pas pris le train pour aller la rejoindre dans une de ces stations de banlieue où les Parisiens ne vont pas, Méry-sur-Oise, Herblay, Cormeilles-en-Parisis !… Plusieurs fois ils avaient été goûter à Méry, où Hélène avait des cousins qui la recevaient pendant les vacances et les week-ends. Les petites gares aux noms enchanteurs s'entouraient au printemps d'une incroyable richesse de floraisons blanches et roses. Des trains capricieux, aux trois quarts déserts, ne déposaient presque jamais, sur les quais étonnés des localités perdues où ils avaient choisi de s'arrêter, que deux voyageurs ravis de leur solitude et de l'air de fête que ces jolis villages, par une sorte de privilège, semblaient toujours maintenir autour d'eux. Les champs, les routes n'avaient d'autres occupants que les cerisiers en fleur qui menaient de prairie en prairie une ronde joyeuse. Les vieux murs avaient tous entre leurs pierres des retraites où s'étaient nichées des familles de fleurs. On était là aussi loin que possible de Paris et Simon était enchanté de trouver, à vingt kilomètres des boulevards, des routes blanches se déroulant paisiblement sur les pentes d'une colline couronnée de bois, des perspectives moutonnantes de forêts, des villages qui se penchaient au bord des champs, avec une église si tranquille, si cassée, si moussue, élançant vers le ciel un clocher aux lignes ferventes et pures, dont le signe se lisait de loin dans la campagne attentive à toutes les nuances du jour.

Ils circulaient ainsi pendant des heures, parfois toute la journée, suivant des itinéraires imprévus, accomplissant des marches exténuantes au cours desquelles étaient ménagées de brèves étapes. Ils dînaient à l'heure où ils rencontraient une auberge, reprenaient le train quand ils

passaient près d'une gare. Le soir les surprenait errant par des sentiers perdus, entre des champs dont les avoines s'enroulaient autour de leurs pieds, cinglaient leurs jambes. C'étaient des soirées chaudes et parfumées dont la douceur cherchait à les atteindre à la plus secrète, à la plus délicate jointure de leur être, les dépouillant pour quelques heures de tout ce qui n'était pas eux, de tout ce qui n'était que leur intelligence, et les laissant nus face au monde devenu visible. Heures trop brèves ! De ce côté-là peut-être, le miracle confusément attendu par Simon aurait pu jaillir. Mais ce n'était que des haltes entre deux journées de travail, après lesquelles la vie recommencerait. La journée s'achevait le plus souvent sur le divan de la rue de l'Estrapade, du fond duquel, derrière les petits carreaux de la fenêtre donnant sur un mystérieux jardin, Simon, dans les bras d'Hélène, muette comme lui, regardait s'approfondir le soir. Ces soirs-là, Simon rentrait chez son père après minuit, ivre de fatigue, les lèvres meurtries de baisers… Il se jurait de ne plus revoir Hélène : ses défauts lui apparaissaient tout à coup, crûment. Il se mettait à détester cette nature volage, contradictoire, exigeante, éprise de sa seule liberté. « Une *gidienne*, disait-il parfois quand ils se fâchaient, voilà ce que tu es, une gidienne : un fruit des *Nourritures terrestres* ! » Mais cela, c'était le passé, c'était des souvenirs vieux d'un an. Toute cette année, Simon avait réalisé l'impossible : il n'avait rien à se reprocher, non, rien ; sa conduite avait été nette, son esprit était libre, dégagé. La Sorbonne l'occupait tout entier. C'était précisément ce que, en ce moment même, lui reprochait Hélène, d'une voix aiguë qui fusait parmi les colères des taxis, dans le tourbillon des autobus qui remplissaient la place de la Bourse de leurs ferrailles aux cris durs.

– Une fois, une fois, vous viendrez une fois, promettez-moi, Simon.

– C'est impossible, Hélène, je vous l'ai dit. Que j'aille vous voir une fois et c'est tout mon équilibre qui s'en va. Je vous en prie, comprenez. Je dois faire très attention ! C'est assez dur pour moi, dit-il en l'enveloppant du regard. C'est très dur. J'ai du mérite, allez !

– Oh, mais oui, dit-elle, mais oui, vous en avez du mérite ! Vous êtes un héros, là ! Mais vous trouverez bien une heure pour me voir ?

Elle devenait âpre, s'accrochait à son bras, et il sentait la pression de ses doigts têtus.

– Mais comment faire ? soupira-t-il, faiblissant. Je ne puis pourtant pas aller à la campagne en ce moment.

– À la campagne, bien sûr !… dit-elle en s'accrochant à son bras. Mais rue de l'Estrapade, chez moi…

– Ah cela, par exemple, non ! » s'écria-t-il. Et en lui-même, il se disait avec fermeté : Non, il ne faut pas. « J'ai un exposé à faire chez Larescaud, dit-il encore.

– Eh bien alors, vous viendrez me retrouver dans ce quartier ; cela, vous ne pouvez pas me le refuser. Ça ne vous prend pas de temps : je vous reconduis à votre métro et c'est fini.

– En passant par le bar de la Bourse ? demanda-t-il avec un sourire.

– Alors, quand ?

– Mais vous ne me laissez pas le temps de respirer ! C'est infernal ! s'écria-t-il, pris d'une soudaine gaieté. Eh bien, jeudi.

– Tope-là, dit-elle en riant à son tour.

Ils se quittèrent devant le métro Richelieu, après un dernier baiser. Mais, une fois dans le métro, Simon s'empressa de l'oublier et mit toutes ses forces à penser aux combats de dieux décrits par le vieux poète Hésiode.

Le jour de la fameuse leçon chez Larescaud vint très vite. Simon était tout à fait dégrisé et possédait ce matin-là une lucidité sans défaut. Il exposa en termes sobres les données de la question, discuta avec une précision sévère les problèmes soulevés par un texte relatif à son sujet, enfin donna de ce texte un commentaire d'où étaient si soigneusement proscrits tout écart d'imagination et tout accent de passion personnelle qu'il éprouvait lui-même, en s'écoutant, l'étonnement élogieux de ses camarades. Quand il eut terminé, Larescaud, après les critiques rituelles, convoqua le jeune homme à son bureau et le garda près de dix minutes.

– Je n'ajoute rien sur le fond aux observations que je vous ai faites en public, lui dit-il. Mon dernier mot sera pourtant un mot de remerciement. Vous m'aviez jusqu'ici habitué à des travaux sérieux, solides, honnêtes pour tout dire, mais il faut l'avouer, vous avez apporté à cette dernière leçon des qualités… (il hésitait) plus qu'ordinaires.

Larescaud était accoutumé à se servir en toute occasion des termes les plus modérés, toujours d'un degré au-dessous de sa pensée. « Sérieux, solides, honnêtes pour tout dire », ces mots constituaient un véritable éloge dans la bouche de cet homme qui usait volontiers de la litote. Simon se les représentait, ces mots, accompagnés du signe « + » dont un de ses anciens professeurs de thème avait coutume de faire suivre les notes qui, sans mériter une augmentation chiffrable, lui paraissaient dignes, dans les limites du chiffre marqué, de recevoir une distinction spéciale et comme une majoration virtuelle. « 10 + », en tête d'une copie, était une note qui possédait une tendance à s'élever, un dynamisme qui la rendaient presque plus intéressante qu'un « 11 » tout en palier. C'était ainsi que le jeune homme interprétait les trois épithètes sorties des lèvres de M. Larescaud, lèvres d'une beauté homérique et dont il

ne pouvait se retenir de suivre des yeux, tout en l'écoutant, les variations qu'imprimait chaque mot à leurs admirables contours. Mais il était en même temps si impressionné par la condescendance du maître et se sentait tellement au-dessous d'un pareil éloge, qu'il crut devoir le tempérer lui-même de quelque nuance de modestie :

– Je crois que tout élève un peu intelligent peut faire aussi bien, avec un peu d'application, dit-il rapidement… « Tout élève un peu intelligent… » Il pensait à l'immense orgueil d'Elster et au cas sans doute exagéré qu'on faisait de sa force.

– Posséder un sens critique à la fois sûr et divinatoire, s'écria M. Larescaud, n'est pas l'affaire d'un peu d'intelligence : je dépasse ici, vous le sentez, votre personne pour envisager ces qualités portées à leur plus haut coefficient. Il faut, dans le genre de travail que nous vous enseignons ici, un degré de pénétration et de jugement qui est, monsieur, une des formes éminentes de l'intelligence, acheva-t-il comme s'il s'était cru visé personnellement.

Il marqua une pause, puis ajouta :

– Il y a un certain héroïsme, croyez-le, à se consacrer à des travaux d'apparence aussi ingrate, dont le grand public reste toujours mal informé et dont nous savons très bien qu'il se moque. L'érudit travaille pour lui-même et pour ses pairs. Je parle d'héroïsme, ajouta-t-il en baissant la voix, parce qu'une telle activité exige le sacrifice peut-être définitif de toutes les qualités brillantes dont on peut être pourvu, et de cette imagination dont il me semble, monsieur Delambre, que vous aviez encore au début de cette année quelque mal à vous défendre. Et si je vous ai pris aujourd'hui à part, mon cher ami, c'est parce que je crois pouvoir vous rendre un service : j'ai compris ce matin, et je voudrais

vous faire comprendre une chose : c'est que vous êtes des nôtres.

Simon ne savait plus du tout ce qui lui arrivait. Il était abasourdi, confondu, vaguement terrifié.

– Et maintenant, acheva M. Larescaud, bien entendu ne vous croyez pas arrivé. Mais vous pouvez avoir confiance.

Les derniers mots furent prononcés sèchement. On eût dit que M. Larescaud voulait s'excuser du plaisir que ses paroles avaient pu causer à Simon. Celui-ci comprit que l'entretien était achevé. Ses yeux quittèrent le regard bleuté de M. Larescaud, sa belle barbe encore blonde par endroits, ses lèvres tout juste dégagées de la moustache, et il franchit d'un pas décidé la porte de la petite salle où il venait d'éprouver pendant une heure tous les degrés de la satisfaction. C'était peut-être vrai, après tout : peut-être bien qu'il était « des leurs » ?

Ses camarades l'attendaient dans la cour. Ils l'entourèrent avec empressement et se mirent à commenter la leçon. Mais à ce moment, Simon éprouva dans tout son corps, comme une morsure, cette fatigue cruelle qu'il avait déjà éprouvée à plusieurs reprises, les dernières semaines. Bizarre, se dit-il. Et il n'y fit plus attention. Quelqu'un l'avait pris par le coude, il se retourna et vit Chartier qui lui montrait du doigt le dôme de la Chapelle se découpant finement sur un ciel léger, semé de fleurs blanches et cotonneuses. Simon était attaché à Chartier, mais il lui reprochait son insouciance. Il le ramena à la conversation. Ce fut alors qu'une voix fusa du milieu du groupe, incisive :

– Vous avez vu Elster pendant le cours ? Quelle morgue !

C'était Minusse, un jeune, tellement jeune qu'il croyait nécessaire de laisser pousser sa moustache pour se faire prendre davantage au sérieux. Minusse étalait des sentiments à la fois naïfs et vibrants, dont son défaut

d'expérience ne faisait qu'accroître la ferveur. Il nourrissait une passion ardente pour tout ce qui touchait à la Grèce antique, et sa chambre – il logeait dans une pension du Quartier – était tapissée de ruines, de temples, de colonnes, de Vénus plus ou moins mutilées. Son amour pour le grec était quelque chose de vivant qui, sans l'empêcher de commettre des barbarismes assez voyants dans ses thèmes, lui faisait détester la froideur pédantesque d'Elster.

– On voudrait se battre avec lui, prononça Chartier posément, sur un ton qui fit sensation.

– C'est quelqu'un qui ne doute pas de lui-même, affirma Simon ; c'est une force.

– C'est une force antipathique, dit quelqu'un. Et en tout cas, il la fait trop voir.

– Il a déjà toutes les manies d'un vieillard ! reprit Minusse.

– Je le vois plus tard dans une chaire de Faculté, ajouta Chartier, tirant des fiches crasseuses de sa serviette usée et retroussant pour marcher dans la rue le bas de ses pantalons en accordéon…

– Que sera-t-il dans trente ans d'ici ? jeta un autre.

– Dans trente ans ? dit Minusse. Eh bien, mais il viendra débiter sa science en carton-pâte aux jeunes blancs-becs qui nous auront remplacés, et le jour où un incendie mettra le feu à ses boîtes de fiches, il se retrouvera aussi nu et aussi désemparé que Robin Crusoé dans son île ! Il sera intellectuellement fini, mort, enterré ! Il aura moins d'originalité que le chiffonnier du coin. Les gosses courront après ses chausses délabrées et le vent dissipera ses dernières paroles comme une cendre plus vaine que celle des tombeaux !

Ces paroles furent saluées par de joyeux rires et la conversation reprit de plus belle. Mais ils savaient que Delambre n'aimait pas qu'on plaisantât avec la Sorbonne. Il respectait trop la supériorité, partout où elle se